

S'il en est ainsi, on ne peut pas dire que l'homme est libre, il faut dire qu'il réalise sa liberté dans l'action et retombe à l'animalité dès qu'il s'arrête de nier effectivement le donné. Donc il progresse, puisque ce qu'il vise, c'est la pleine autonomie, qu'il ne pourra l'atteindre qu'après avoir renversé tous les obstacles qui lui imposent la limitation d'une extériorité, et qu'enfin toute oeuvre est à la fois conquête de soi et conquête du monde.

Si nous appliquons à toute oeuvre humaine, à toute oeuvre de "civilisation", ce que nous venons de dire du travail, le Progrès de l'Humanité apparaît comme la conquête de son autonomie : l'homme est limité par l'extériorité de l'objet et par celle de ses propres besoins, ce qu'on appelle sa nature : mais la "mutation" radicale qui définit la liberté, et qui est la négation de tout donné, transforme du dedans les "tendances", comme le dit PRADINES, entraîne le triomphe de l'amour sur l'égoïsme, de la société sur la lutte pour la vie. Grâce au Travail (entendu au sens large), le Progrès réaliserait ainsi une triple unité : unité du sujet et de l'objet (grâce à la science et à la technique), unité du sujet avec lui-même, unité des hommes entre eux.

Nous voyons maintenant en quoi cette liberté impliquée dans le Progrès s'oppose à la "liberté" de l'évolution créatrice : cette dernière consiste dans la pure intériorité et ne passe pas par la médiation de l'extérieur. Envisagés globalement, le mouvement de la liberté bergsonienne et celui de la liberté hegelienne, par exemple, pourraient paraître analogues, puisque dans les deux cas il y a négation incessante des formes réalisées. Mais dans la première perspective, nous aboutissons à la pure indétermination et à l'immédiateté : ce serait, selon HEGEL, la pseudo-liberté du maître; dans la seconde, la liberté se réalise dans des formes particulières, qui sont des médiations valables bien que provisoires, et

par un Progrès appréciable selon les exigences de l'esprit; il n'y a pas fuite de l'extériorité vers l'intériorité, mais conquête progressive par négation et dépassement d'une limite. C'est donc essentiellement parce que l'esprit est négation de la vie, et que par là il crée des oeuvres qui réalisent une valeur que l'on peut parler de Progrès.(1)

Cette liberté incluse dans une conception du Progrès fondée sur le Travail, s'oppose non seulement à la liberté de l'élan vital, mais à la liberté réflexive, dont le type est la liberté kantienne. KANT sépare radicalement la forme de nos actes, qui, pour être morale, doit être universelle, et leur contenu contingent: le sujet conçoit la forme pure du devoir, et cherche à l'adapter après coup à la situation objective, ce qui entraîne des compromissions. Dans cette perspective, la loi posée par le sujet n'a rien à attendre de la conquête de l'objet: elle n'est pas modifiée par elle, il n'y a pas de retentissement de l'oeuvre sur l'acte, d'enrichissement du projet par la réalisation concrète. Or, dans une perspective de Progrès par la réalisation des oeuvres, on rejettera cette définition purement négative de la liberté réflexive, de la même façon qu'on rejetait l'identité immédiate avec soi de la liberté bergsonnienne. C'est pour cela que HEGEL, par exemple, entreprend le procès de KANT et de FICHTE:

" Le Bien en qui réside la fin de l'univers n'est pour KANT qu'un Bien

(1) - On remarque d'ailleurs que toutes les philosophies allemandes de la Vie sont antiprogressistes. - Mr. HYPOLITE, analysant les premières oeuvres de HEGEL, fait remarquer qu'il a d'abord conçu l'histoire comme évolution de la vie à travers des formes diverses et incompréhensibles, et que c'est lorsqu'il a pris conscience de la primauté de l'esprit, négation de la vie, qu'il a décrit l'Histoire comme le Progrès de l'Idée. cf. (Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel), Ch. 4 .

subjectif" (1). Or, "ce n'est pas l'activité subjective de la conscience de soi qui ramène le multiple à l'absolue unité" (2). Cela signifie que KANT oublie l'action, la négation et la création effectives : il conçoit une liberté séparée des conditions objectives, pur devoir-être, pour lui "l'unité ne va pas au-delà de l'accord des événements et des états du monde avec notre moralité" (3). Mais HEGEL, qui croit à un Progrès effectif, ne peut poser ainsi une liberté idéale, universalité abstraite, en face des conditions objectives du monde des "phénomènes; Il refuse de séparer forme et contenu, subjectivité et objectivité (objectivité étant pris ici non au sens kantien, mais au sens de réalité).

Prenons un exemple qui montre bien l'opposition des deux points de vue : celui des rapports entre la morale et le droit. Dans une perspective kantienne, le droit est une traduction forcément inadéquate, dans le monde des phénomènes, de l'exigence d'universalité. Pour HEGEL, la conscience morale est une conscience séparée : c'est celle de l'Esclave (du Stoïcien ou du Chrétien) qui, n'osant pas lutter contre le Maître (effectif ou imaginaire), réalise par le Travail et la lutte la liberté dont il a l'idée, essaye de se persuader qu'il est libre par le fait de se savoir libre, en dehors des conditions données d'existence. Le Droit est au contraire le moment réel, "objectif", de la liberté, la structure qui permet à l'individu de réaliser vraiment ses valeurs (4). La médiation, le passage par l'extériorité, est donc nécessaire à la liberté : celle-ci ne se définit que par rapport à une situation objective, à un certain niveau

(1) HEGEL, *Morceaux choisis* (ed. Archambault) p. 71.

(2) id. *ibid.* p.47.

(3) id. *ibid.* p. 71. Nous examinerons plus loin les raisons de la position kantienne, et la valeur de ces critiques.

(4) Nous prenons ici les termes "réaliser" et "réalisation" au sens fort.

historique des réalisations humaines. C'est pourquoi HEGEL n'étudie pas un sujet "transcendantal", mais se tourne vers l'histoire pour y suivre le développement de la liberté, principalement dans le droit. "La liberté de l'esprit n'est pas l'indépendance qui existe hors de son contraire, mais l'indépendance qu'on obtient en triomphant du contraire, non en fuyant le contraire, mais en luttant avec lui et en le soumettant." (1) L'Histoire est ainsi l'histoire du Progrès de la liberté et de la réalisation de l'homme par lui-même ; par exemple le passage de la Société antique à la Société moderne marque un progrès des valeurs ; dans la Cité antique l'individu se trouvait lui-même, c'est à dire se réalisait comme guerrier, dans l'Etat moderne il est "reconnu" comme sujet social. (2)

ALAIN, peu suspect d'hegelianisme, a bien marqué ce qui sépare une telle perspective d'une philosophie de "l'entendement" (2) : cette dernière détermine une justice idéale, éternelle et universelle, et déclare qu'il faut aussi tenir compte du contenu (besoins, travail, etc...); dès lors le Droit, comme dit Alain, est flottant entre la moralité et la force. Pour HEGEL, le Droit n'est pas une convention, mais la "substance" même de l'individu libre, l'Etat une médiation objective où les individus trouvent leur fondement et leur réalité. La liberté, l'esprit, séparés des oeuvres, des structures créées, ne sont qu'illusions subjectives. Une "idée objective" signifie pour HEGEL non plus une idée universelle et nécessaire, mais une idée incarnée dans le réel. Dans la mesure où cette incarnation est possible, et dans cette mesure seulement, le Progrès de l'Humanité est également possible, puisque l'homme se transforme effectivement lui-même.

(1) HEGEL, cité in ALAIN, "Idées", p.243.

(2) HEGEL, "Leçons sur la philosophie de l'histoire", p.29 et 45-46.

(3) ALAIN, "Idées", pp. 254-269.

Le Progrès suppose donc la négativité créatrice du travail, substituée à la négation réflexive (1). Une contre-épreuve de cette affirmation nous est fournie par les philosophies de la réflexion, qui nient le Progrès : ainsi pour ALAIN, "l'ordre social est un fait de nature" (2), le devenir humain est un enchaînement causal de faits (3), aucune oeuvre humaine, aucune technique ne peut modifier la structure éternelle de l'homme, et "le printemps a toujours le même hiver à vaincre" (4). La pensée étant ainsi séparée de la nature, la liberté de la nécessité, le propre de l'homme est d'exercer son jugement, de refuser sans cesse, de "défaire" l'Histoire et non pas de la faire (5) : "Ils (les "socialistes historiens") ne me feront point compter sur un progrès qui ferait un pas après l'autre, par la force propre d'une société dans son milieu." (6)

Dans une telle perspective, je me reconnais libre en moi-même : l'extérieur est indifférent. La réflexion est seulement négation, refus, elle renvoie à des normes éternelles de jugement. La liberté ne peut être réalisée : aucune organisation de la société ne peut supprimer l'injustice; dès l'apparition d'une société socialiste, dit ALAIN, l'homme serait injuste à nouveau. Or, de même que la liberté bergsonienne nous apparaissait comme celle du Maître, selon HEGEL, une telle liberté est celle de l'Esclave qui n'ose pas s'affranchir et projette sa liberté dans un autre monde.

(1) Ces expressions sont de VUILLEMIN : comme HEGEL s'opposait à KANT, cet auteur critique, au nom du Progrès, le "néant" de la liberté existentialiste : pour l'existentialisme, la liberté est une caractéristique du projet, et l'oeuvre appartient à l'en-soi; séparant radicalement l'en-soi et le pour-soi, comme le kantisme séparait forme et contenu, cette doctrine s'interdit toute possibilité de synthèse réalisatrice, donc tout Progrès : en ne peut dépasser l'être que vers le néant, déclare Sartre. Dans une philosophie du Progrès, au contraire, la négation est création, il y a synthèse de l'en-soi et du pour-soi.

(2) ALAIN, "Politique", pp.38-39

(3) id. ibid. pp.307-310.-

(5) id. ibid. p.209.

(4) id. ibid. p.21.

(6) id. ibid. p.19.

Si donc il y a un Progrès effectif de la liberté, ce n'est possible que si l'homme ne surmonte pas seulement en pensée les obstacles qui s'opposent à son autonomie, mais les surmonte par l'action, dans des oeuvres : "l'esprit, écrit ALAIN interprétant HEGEL, ne se connaît pas en soi et ne se fait pas libre en soi; il se connaît dans ses oeuvres, et il est libre par ses oeuvres" (1). Faire de l'oeuvre ce par quoi l'homme se réalise, ce n'est pas supprimer la réflexion, mais s'en faire une autre idée : pour reprendre les expressions de Mr. MERLEAU-PONTY (qui conviennent parfaitement ici), la réflexion ne nous renvoie pas à des lois éternelles, ne nous permet pas de nous élever au dessus de toute "situation", mais seulement de passer d'une situation à une autre. Ainsi, chez HEGEL, dire que l'homme réalise sa liberté dans l'Etat ne revient pas à définir le devoir comme ce que la Société impose, ce qui reviendrait à nier, avec la réflexion et la subjectivité, la liberté (2). Il y a un moment de la réflexion, celui où l'homme, insatisfait de la société grâce à laquelle il se réalise, cherche à la transformer, à créer de nouvelles structures, pour acquérir de nouveaux droits et se réaliser plus pleinement. La réflexion qui nous rend libres ne nous fait pas passer de la nécessité subie à une liberté nouménale, mais d'un certain niveau de réalisation objective de la liberté à un niveau supérieur. C'est là ce qui oppose la pensée réflexive et la réflexion "dialectique".

Ainsi, parler d'un Progrès de l'Humanité par le Travail revient à concevoir toute oeuvre humaine sur le modèle du travail matériel :

(1) ALAIN, "Idées", p.253.-

(2) ALAIN insiste particulièrement sur ce point (bien qu'il refuse ce type de réflexion et cette définition de la liberté) : cf.op.cit. p. 264.

négation du donné, création d'un objet qui permet de surmonter une limitation, transformation corrélatrice de la conscience et progrès vers l'autonomie. MARX a particulièrement insisté sur cette "production" de l'homme par lui-même grâce à son travail. Conçoit toute l'action humaine selon le schéma du travail, permet, semble-t-il, de parler d'un Progrès réel, puisque cela implique la négation du besoin et le mouvement de la liberté ; alors il n'y a pas simple évolution, puisque le but n'est pas donné, mais naît de la négation de tout donné, et que l'action humaine est visée de valeur.

Il semble donc que les analyses précédentes nous fournissent un fondement de la notion de Progrès. Si la liberté et les valeurs sont "séparées" du monde sensible soumis à la nécessité, s'il y a un sujet éternel soumis par ailleurs à un monde des "phénomènes" auquel il cherche à imposer ses valeurs, avec un succès sans cesse remis en question, on pourra bien affirmer qu'à tel moment de l'histoire des hommes ont réalisé un progrès en prenant conscience de certaines valeurs et en s'y soumettant, mais nullement que l'Histoire est tout entière et nécessairement (sans que soient exclus cependant des moments d'arrêt) Progrès vers l'autonomie et la réalisation de l'homme par lui-même. Il faut pour cela que l'action humaine réalise en droit un Progrès, et que d'autre part le but de cette marche puisse être l'objet, de la part de celui qui l'apprécie, d'un jugement de valeur. Or, la notion de Travail, telle que nous avons essayé de la préciser, et l'idée de la liberté qu'elle implique, paraissent répondre à ces deux conditions.

La question est maintenant de savoir si cette notion est valable, si elle permet de rendre compte de l'action humaine et de lui donner un sens.

CHAPITRE IV

LE PROGRES, LA VERITE, LE TEMPS.

"Privé de l'éternel, je veux m'allier au temps".

A; CAUSIS

Si la destinée de l'Humanité est la réalisation de la liberté par l'action négatrice et créatrice, il faut dire que conscience de soi et conscience de l'objet sont identiques : l'homme est ce qu'il fait. Pour une philosophie de la réflexion, il s'agissait "de défaire" l'histoire, de juger toute oeuvre en fonction d'exigences éternelles, de sortir de la Caverne pour contempler le Bien dont tout objet ne reçoit qu'un pâle reflet. L'idée de Progrès nous conduisait à condamner cette réflexion "vide", cette liberté "illusoire" : par l'action l'homme peut surmonter progressivement et réellement les contradictions ~~monstrueuses~~ que nous révèle le "monde sensible". Le travail, nous dit MARX, humanise la nature et supprime l'extériorité qui limite l'homme. On est conduit dès lors à refuser l'homme "intérieur" : si l'homme ne se réalise pas en accédant à une Vérité supra-sensible, mais en transformant effectivement le monde et soi-même, sa vie intérieure est dans son débat avec le monde et avec autrui, il n'accède ~~qu'~~ à la conscience de soi que par l'action, qui supprime les limitations du "donné".

Par là, l'idée de Progrès nous conduit à une suppression de l'éternité et à une nouvelle définition de la vérité. C'est seulement dans la mesure où nous pourrions justifier ces conséquences que l'idée de Progrès serait valable et que nous pourrions croire à la liberté

qu'elle nous promet.

Remarquons que nous trouvons encore dans ce présupposé de la notion une application du schéma scientifique ; dans une perspective dogmatique, - pour PLATON, pour ARISTOTE, voit même pour DESCARTES, - la science retrouve dans l'objet l'Idée ou la Forme qui a présidé à sa constitution ; si la science n'atteint que des phénomènes, sa vérité n'est plus une vérité d'adéquation, mais une vérité pragmatique. Une loi scientifique nous permet d'organiser le sensible, de surmonter l'extériorité, et, avant nous dit, devient un aspect de la technique. S'il n'y a aucun être, aucune vérité préexistants à l'activité de l'homme, si le progrès est la caractéristique de l'Humanité, la vérité de ses oeuvres, c'est leur succès. Une telle définition entraîne une transformation radicale de la morale ; RENOUVIER, dénonçant de plus en plus au cours de sa vie les idéologies du Progrès, écrivait : " L'utopie du Progrès a mis un bandeau sur toutes les intelligences. On ne voit pas le mal, on ne sent pas l'injustice." (1) Mais, comme disait, NIETZSCHE, le bonheur et la vertu ne sont pas des arguments ; nous n'avons pas le droit de condamner une philosophie sous prétexte qu'elle heurte nos idées morales, il faut voir si ses fondements métaphysiques sont valables.

Le problème de la vérité est toujours lié à celui du temps. Depuis PLATON, les métaphysiques partent de l'idée que le vrai est éternel ou n'est pas. Or, s'il y a une Vérité éternelle, déjà là en dehors de l'histoire humaine, il n'y a pas de Progrès au sens où nous l'entendons, et le temps n'a aucune réalité. En effet, il faudra admettre que pour

(1) RENOUVIER, "Derniers Extraits", cit. in BRAHIER, "Histoire de la Philosophie" t. II, fasc. IV, p. 980

autant que nos idées sont vraies, elles sont éternelles et qu'il n'y a pas de science du changement, c'est-à-dire de ce qui est dans le temps : le temps est milieu d'exclusion réciproque, et, comme le montrait PLATON, comment dire "ceci est de l'herbe" si ceci devient à l'instant d'après terre ou fumier ? Dès lors toute pensée sera récupération sur la temporalité, atteinte d'une loi éternelle : dans le temps je ne puis que saisir des faits sans cesse changeants, par exemple "César franchit le Rubicon" ; ce fait me reste extérieur, à moins que je puisse atteindre la loi, la loi éternelle du sujet César, à partir de laquelle je peux saisir tous ces "modes" comme des conséquences, de la même façon que je saisis toutes les propriétés, compatibles et co-éternelles, incluses dans la définition d'une figure mathématique. On reconnaît là le schéma de la métaphysique classique. On est conduit dès lors ou bien à admettre que l'esprit humain échappe à la temporalité : le temps, l'acquisition individuelle ou historique, l'apparition de quelque chose de nouveau, sont illusoire, proviennent seulement de notre point de vue limité ; ou bien on admet un dualisme radical entre le temps et l'éternité, le monde sensible et l'Être vrai : alors tout progrès dans le temps est sans importance, l'objet n'étant pas l'Être, l'homme peut bien accroître sans cesse sa possession du monde, il n'acquiert par là rien d'essentiel. (1)

Dès lors une vérité est-elle possible si l'on admet avec l'idée de Progrès la temporalité comme dimension unique du monde ? "Si nature

(1) La fin de cette situation, c'est-à-dire de l'histoire humaine, ne peut venir que de l'Être transcendant lui-même ; il en est ainsi dans la philosophie de BERDIAËFF, qui rejette la notion de Progrès parce qu'elle ferait des générations passées le marchepied de l'humanité finale.